



12. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince..

Sainte-Beuve

Rhodes...

Le 6 et le 7 octobre 1850, Gustave Flaubert profite de ses deux derniers jours de quarantaine au lazaret de Rhodes pour faire part de son périples à sa mère et à son oncle Parain.

« Rhodes est un petit endroit assez abandonné. Il n'y vient que le bateau autrichien de la Lloyd. C'est un service assez mollement fait ; ainsi donc à la grâce de Dieu [...] « Depuis que nous sommes à Rhodes, nous avons des nuages, chose presque nouvelle pour nous. En ce moment même, quoique je sois en chemise, j'ai froid aux pieds. Peu à peu nous nous rapprochons de l'Europe. Le lazaret où nous sommes maintenant est sur la pointe d'une petite presqu'île en rochers. Nous habitons une cahute au rez-de-chaussée, entourée de la mer de tous côtés. En face de nous et presque à la toucher, nous avons la côte d'Asie Mineure et derrière, la ville de Rhodes [...] La position du lazaret m'a rappelé, en y mettant les pieds, notre pauvre cottage de Trouville, dont tu me parles dans ta dernière lettre. Comme ton cœur là a dû saigner, à toutes les places. Toutes les marées qui depuis se sont succédé sur la plage n'avaient pas effacé pour toi la marque des pieds de ceux que tu aimais. Comme c'est changé, hein, ce pauvre Trouville ! Comme c'est pollué, gâté ! Comme d'autres se sont établis à notre place et n'ont pas l'air de s'en apercevoir ». Dans quelques jours, quand nous aurons parcouru Rhodes à dos de mulet, nous allons rentrer dans les bottes et refoutre le camp. » Et puis « dans quelques jours il aura un an que nous nous sommes quittés. Encore trois ou quatre mois et nous nous embrasserons, pauvre vieille ; un peu de patience donc. »

Tout le côté bâbord du pont était occupé par le harem...

Flaubert parle ensuite à sa mère de leur traversée sur ce bateau autrichien. « Nous avons vu en venant de Beyrouth ici de bons tableaux à bord. Le navire était plein de Turcs allant de Syrie en Turquie. Tout le côté bâbord du pont était occupé par le harem. Femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle ; tout cela était vautre pêle-mêle sur des matelas, dégueulait, pleurait, criait et chantait. C'était bien drôle comme couleur locale. Il y avait deux négresses vêtues de jaune, avec des vestes rouges, et qui se tenaient debout contre le bastingage dans des poses à faire pleurer de joie Véronèse. Une vieille grecque, plus énorme que la mère Vieillot, se tenait de profil, laissant voir une des plus charmantes têtes antiques qu'il soit possible de trouver sur la plus pure médaille syracusaine. Il y avait avec elle une jeune femme, sa fille, qui était quelque chose d'un peu soigné. Les enfants des femmes turques avaient les sourcils peints jusqu'au milieu du nez et, aux pieds, des petits anneaux d'or garnis de grelots. Les maris étaient à part, couverts de leur pelisse en peau de mouton et faisant beaucoup de politesses à son Excellence Artin-Bey qui causait avec nous journaux et opéra. Nous avons couché sur le pont, regardant les étoiles qui filaient sur notre tête, à travers les déchirures de gaze noire qui s'échappait de la cheminée. »

Pour son oncle Parain, il avait, la veille, ajouté quelques détails intéressants. « Artin-Bey, ex-premier ministre d'Abbas-Pacha est une de nos vieilles connaissances [...] Il a fui à temps d'Alexandrie ; on venait pour l'empoigner de force de la part du pacha qui probablement allait lui faire prendre quelque funeste tasse de café. Il s'est réfugié sur le paquebot français pour Beyrouth et de Beyrouth il gagne Constantinople, où il va dénoncer son maître et tâcher de le faire sauter, ce qui est possible. Pendant trois jours passés ensemble à bord, nous avons beaucoup causé, ou plutôt il nous a beaucoup parlé, nous flairant gens de plume et que, par la suite, nous pourrions lui être utiles, et puis peut-être aussi parce



que nous sommes des particuliers très aimables. Rien n'est plus respecté en Orient que l'homme maniant la plume. *Effendi* (l'homme qui sait lire) est un titre d'honneur. » Ce qui n'empêche pas Flaubert de lui faire part de son peu d'appétence récente pour le travail, « je deviens paresseux comme un curé ». Et à propos de curé, puisque ce mot m'est venu au bec (de ma plume), j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des carmélites, etc. Nous avons étudié cette fameuse question des Druses et des Maronites dont on a fait tant de bruit en France, et qui est une des plus belles blagues du monde. Si on en excepte les Lazaristes, tous ces braves gens d'Église sont... Il y a un proverbe arabe qui dit : « Méfie-toi du pèlerin » Il est fort sage, je vous en réponds. Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnies de deux demoiselles dont les tétons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis, on amenait une bouteille d'eau de vie et les petits verres étaient déjà atteints. Voilà ! Je n'en rapporte pas moins une collection formidable de chapelets pour les bonnes âmes. »

Mais revenons au courrier adressé le lendemain à sa mère. « Le second jour nous nous sommes arrêtés à Chypre mais nous n'y sommes pas descendus, grâce aux quarantaines, voilà une des inventions les plus ineptes que l'homme ait jamais eues. Larnaca était devant nous... Nous avons vu de loin le Mont Olympe. En sera-t-il-toujours toujours ainsi ? Ne le verrai-je jamais que de loin ? Les regrets sont d'autant plus grands que l'ascension du dit mont se fait à dos de mulet !

Maintenant recausons du paysage...

« À Baalbek, nous sommes restés trois jours. Avec les ruines des temples on a construit au Moyen-âge une forteresse, ruine aussi maintenant et qui enveloppe les autres ruines. Les torrents de l'Anti-Liban se sont fait route au milieu du village dépeuplé ; les bouquets de lavande et de menthe poussent entre les murs, une rivière passe par la porte d'une maison dont il n'y a plus que la porte. Quant au temple de Baalbek, je ne croyais pas qu'on pût être amoureux d'une colonnade : c'est pourtant vrai. Il faut dire que cette colonnade a l'air d'être en vermeil ciselé, à cause de la couleur des pierres et du soleil. De temps à autre, un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses ; l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres et glisse dessus ; puis rien, du vent, et le silence. Ça et là, dans l'air quelques mèches de coton arrachées aux grands chardons des ruines et qui voltigent comme du duvet. »

À Esdoud, au milieu du Liban, « nous sommes restés huit jours » ajoute-t-il à sa mère « Les cèdres ne valent pas leur réputation : ils tombent de vieillesse et sont trop peu nombreux. Mais le Liban n'est pas assez varié. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'Orient. Quant aux femmes du Liban, elles « portent sur la tête des tasses d'argent ; quelques-unes se placent sur le front des cornes d'un pied et demi de longueur. Il y a encore au Liban des gens qui adorent des cèdres comme au temps des prophètes. Le ramassis de toutes les vieilles religions qu'il y a en Syrie est quelque chose d'inouï... J'étais là dans mon centre. Il y aurait de quoi y travailler pendant des siècles. » La veille dans sa lettre à l'oncle Parain, Flaubert avait longuement évoqué leur dîner chez le Sheik du pays. « Pour aller dans la salle où nous avons été reçus, nous avons traversé une foule (le mot est littéral) de quarante à cinquante domestiques. Aussitôt que nous avons été assis sur les divans, on nous a parfumés avec de l'encens, après quoi on nous a aspergé avec de l'eau de fleur d'oranger. Un domestique suivait, portant une longue serviette à franges pour vous essuyer les mains. Le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre ans environ, portait sur les épaules un manteau brodé d'or, et autour de la tête un turban de soie rouge à petites étoiles d'or serrées les unes près des autres. Il y avait bien une trentaine de plats à table, pour quatre personnes que nous étions. Afin de faire honneur à tant d'honneurs, j'ai mangé de telle sorte que si je n'ai pas eu d'indigestion le soir, c'est que j'ai un rude estomac. C'est du reste une grande impolitesse à ces gens-là que de refuser. »

À Tripoli, « nous avons été invités à dîner chez un monsieur que nous ne connaissions nullement et qui nous a reçus avec un accablement de politesses. Il se nomme M. de Choisey et vit là en rentier, dans une belle maison, en compagnie d'une dame qui fait un peu sa tête et n'en montre que mieux par toutes ses retenues et bégueuleries, son origine de femme entretenue. Ce brave bourgeois n'est autre que M. Gudin, ancien aide de camp du Duc de Nemours, et qui a été obligé de fuir la France, pour avoir triché au jeu, aux courses de Chantilly. C'est un *secret* (que tout le monde connaît *ici*, et qu'on a l'air d'ignorer par condescendance pour lui). On en est mal aise devant lui. On a peur sans le vouloir de le blesser par des allusions involontaires. Il faut voyager pour connaître le monde. Et j'en ai déjà vu de bien drôles. »

À Beyrouth, « Maxime a lâché la photographie. Il l'a cédée à un amateur frénétique : en échange des appareils, nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan *comme les rois n'en ont pas* : dix pieds de laine et de soie brodée d'or. Je crois que ce sera chic ! »



Ici la compagnie ne manque pas...

Arrivé à Smyrne, Flaubert n'y trouve aucun courrier de sa mère. « Voilà treize jours que nous sommes à cheval. *Je tombe sur les bottes*. Le bateau part demain à 8 heures du matin. Il est 10 heures du soir. Je vais me coucher. Nous allons bien. Adieu. Dans ma prochaine lettre je te parlerai de notre voyage ». Flaubert enchaînera, deux semaines plus tard de Smyrne, pour sa mère le 7 novembre 1850. « Il fait maintenant très froid. Je suis couvert comme en Sibérie. Nous sommes restés huit jours enfermés dans notre cabine à cause de la pluie torrentielle qui tombait dans les rues de Smyrne (laquelle du reste, malgré sa vieille réputation, me paraît assez ennuyeuse). Ce n'est pas d'hier et d'avant-hier que nous avons pu nous promener un peu. Nous avons renoncé à notre voyage par terre, la saison est décidément trop avancée - il n'y aurait peut-être pas moyen de traverser les torrents autrement qu'à la nage - et puis ça nous demanderait trop de temps, nous n'arriverions à Constantinople qu'au milieu de décembre et, comme nous voulons en repartir vers le jour de l'an, nous n'aurions pas tout le loisir nécessaire pour voir cette ville. Nous allons donc nous y piéter et à quelque beau jour nous prendrons le bateau pour les Dardanelles pour faire le voyage de la Troade. À ce propos, je relis *L'Iliade* comme un homme.

Smyrne comme la plupart des villes et pays traversés par Flaubert et Maxime du Camp, regorge de connaissances de l'un et de l'autre ! « Ces Messieurs du Consulat, M. Pichon, ancien consul en Espagne, frénétique de combats de taureaux, deux médecins du lieu, les docteurs Raccord et Camescasse. Nos deux médecins sont ennemis déclarés l'un de l'autre. Une fois par hasard, ils se sont rencontrés chez nous à la fois. La mine qu'ils ont faite chacun a été très plaisante. Il y avait ces jours passés à l'hôtel une vieille et longue princesse allemande qui voyageait avec son fils, un grand benêt haut de six pieds et demi, rougeaud, maigre dans le genre de Narcisse Lormier, ajoute à cela le chic allemand, lequel était flanqué d'un petit monsieur en lunettes : son précepteur. Ces Germains venaient de Byzance et se promettaient de faire le voyage de la Syrie et de l'Égypte. Mais ils ne savaient pas par où commencer. De là leur embarras. Aussi consultaient-ils tout le monde jusqu'à Sasseti, notre factotum, pour savoir à quoi se décider. J'ai été littéralement *assailli* par eux. D'abord, c'est le fils et l'instituteur qui sont venus me faire une visite. Puis c'est la mère qui m'a attendu dans l'escalier. Bref n'y tenant plus, le fils et l'instituteur sont venus me prier de faire une visite à Madame la Comtesse (c'est une Mecklembourg) et là j'ai resubi les questions à faire crever d'impatience la Patience elle-même. Ils ont peur d'avoir chaud, ils ont peur d'avoir froid. C'est incroyable la quantité de crétins dont le Bon Dieu a parsemé la terre. » Sur ces propos, Flaubert enchaîne sur les deux spectacles donnés par la troupe française du Sieur Daiglemont avec ses trois acteurs et un figurant et où « l'on y foire le vaudeville avec abondance ».

Monsieur de Folbert qui voyage en Orient sous le pseudonyme de Flaubert...

Flaubert fait part à sa mère de la nouvelle marotte de Sasseti ne rêvant plus que de tortues ! Il en avait ramassé plusieurs et les transportait dans un sac suspendu à son cheval. Maxime lui ayant conseillé de les cirer pour leur donner du lustre, chaque matin après avoir ciré les bottes de ces messieurs, il passait le pinceau et la brosse sur le dos des tortues qu'il frotte tant qu'il peut. « Il se livre aussi à l'éducation des chiens, tu sais que c'est le pays des beaux lévriers - Il convoite tous ceux qu'il voit, les appelle, les caresse, etc. Si nous le laissons faire, il en volerait à tout coin de rue. Il s'y sera néanmoins si bien pris que le maître de l'hôtel va, je crois, lui faire cadeau d'un très beau lévrier qu'il a. J'en aurais bien rapporté un moi-même pour ta petite fille, mais les embarras que vous cause un semblable voyage m'en aurait empêché. »

Flaubert, rebaptisé par Maxime de « monsieur de Folbert qui voyage en Orient sous le pseudonyme de Flaubert », se réjouit d'apprendre que sa mère les rejoindra en Italie accompagnée de sa femme de chambre Eugénie et/ou de l'oncle Parain. Après Naples et le départ de Maxime, « nous irons nous installer à Rome ; nous y prendrons un petit logement, ce qui est plus économique et plus commode ; puis nous remonterons par Florence et Venise (Venise ton ancien rêve) et nous serons rentrés à Croisset vers la mi-juillet... Me reconnaîtrais-tu ? J'ai une barbe qui me tient toute la figure et l'Asie mineure vient de me reculotter la peau. Constantinople va me la déculotter, mais j'espère que la Grèce me la reculottera. Flaubert attend donc dans un prochain courrier les dates d'arrivée de sa mère en Italie en sachant que leur départ de Grèce sera probablement en février. Il ajoute qu'il attend à Constantinople trois mille francs et qu'en Italie « je vivrai à tes crochets. Mon voyage m'aura coûté bon. Enfin ! Il ne faut jamais regretter l'argent qui a servi à vous amuser. Adieu pauvre mère, je t'embrasse. Ton fieux ».



14 novembre 1850. Arrivé hier à Constantinople par le Lloyd autrichien... j'y ai trouvée deux lettres de toi...

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 691-701.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°4407, p 107-138.
3. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p 109-138.
4. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 228-319.
5. André JM. 7. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient. Hegel 2018;8:313-316.